

Dans la commune de Saint-Laurent-du-Maroni, la vie des habitants semble traversée par le fleuve situé à l'embouchure de la ville. Qu'il s'agisse de le parcourir pour rejoindre le Suriname voisin ou de le descendre jusqu'aux villages qui jouxtent Maripasoula, il joue son rôle de pont entre les cultures. Le Maroni draine aussi bien, à Saint-Laurent, des Créoles que des Bushinengue, des Amérindiens, des Métropolitains, des Asiatiques... toutes les communautés qui peuplent la Guyane.

Si la ville vibre au rythme des concours de chants de picolette les dimanches de marché et des activités culturelles proposées au camp de la Transportation, elle concentre aussi les mécontentements et les craintes. Si Saint-Laurent est la ville du fleuve, elle est aussi celle au bout de la route, isolée du reste du territoire. Ici, la bétonisation croissante grignote peu à peu la forêt amazonienne et le trafic de drogue tente une jeunesse qui peine à trouver du travail sur place. Et, la violence n'est jamais très loin. Un œil vers le Suriname, un regard vers Cayenne, un ancrage sur le continent américain, un attachement au Maroni et à l'Amazonie et des liens avec l'Hexagone, c'est ainsi que se construisent les destins à Saint-Laurent.

Ce recueil donne à voir, à travers quelques histoires, les vies multiples et complexes de Saint-Laurentais et Saint-Laurentaises. Des récits élaborés lors d'ateliers d'écriture organisés en partenariat avec le Pôle Image du Maroni.

LUDOVIC CLERIMA

Journaliste

Je n'oublierai jamais mon

MARIPASOULA

Victor a vécu jusqu'à ses 15 ans dans l'un des villages de la commune de Maripasoula. Une existence à part, près du fleuve et des traditions anciennes qu'il garde encore en mémoire.

C'est l'histoire d'une petite commune isolée dans la forêt sur le bord du fleuve Maroni. La mienne. Maripasoula. La seule façon d'y aller, c'est par avion ou par pirogue sur le Maroni. Je m'appelle Victor Netali, c'est le nom qu'on m'a donné à la naissance, mais ma grand-mère m'a toujours appelé Goly. Ça veut dire « les grandes vallées » pour certains et « la gorge d'un singe hurleur » pour d'autres. Mes parents ne sont pas allés à l'école. Mon père Canari et ma mère Aline sont de culture boni. Ils vivaient tous les deux dans le village Abdallah sur la commune de Maripasoula.

Je n'y vis plus aujourd'hui, mais j'ai connu l'époque où mon village n'était qu'une terre rouge et poussiéreuse. Je n'avais pas le droit de traîner sur le peu de route qu'il y avait. La rumeur racontait qu'un vieux monsieur attrapait les enfants et les donnait à un démon pour de l'or.

Des histoires sur l'or, j'en ai entendues beaucoup. Avec mes frères et mes cousins, on était assis autour du feu à écouter celles de mon grand-père. Il nous racontait comment ses deux frères avaient été tués par des Brésiliens qui voulaient voler leur or. Les frères de mon grand-père travaillaient dans l'orpaillage. Seul son cousin, présent sur les lieux, a réussi à s'échapper en allant dans la forêt. C'était un peu pour nous mettre en garde car beaucoup de personnes travaillent dans l'orpaillage à Maripasoula.

Je jouais au transporteur de bidons EDF

Petit, j'allais à l'école en pirogue. Quand tu montais dedans, il fallait respecter les règles. On te mettait un gilet. Il fallait s'asseoir et ne pas trop foutre le bordel. Un jour, je ne voulais vraiment pas aller à l'école car j'étais mal coiffé. Je pleurais. J'avais 6 ans. L'ancien disait qu'il fallait respecter les règles de sa pirogue, mais je continuais à pleurer. Tout le monde rigolait et je me suis pris une bonne volée par l'ancien car là d'où je viens, c'est tout le village qui éduque un enfant. Enfin, ça c'était avant. Aujourd'hui, ce n'est plus comme ça.

J'avais vingt minutes de pirogue et dix minutes de marche pour arriver à l'école. J'étais rouge de poussière. J'avais de la boue sur mes tennis. Les routes avaient beaucoup de flaques d'eau. De retour chez moi, vers 13 heures, mon envie de jouer se réveillait. Les jeux de cette époque étaient différents de ceux d'aujourd'hui. Pour les jeux de guerre, on construisait des armes avec des bouts de planche.

Il y avait aussi le jeu de la pirogue. Il fallait trouver un arbre spécial qui s'appelle corcor, c'est un arbre très léger qui flotte sur l'eau. Au début, je ne savais pas comment faire une pirogue en bois, c'était mon grand-frère qui m'aidait. Avec ma pirogue et son petit moteur en bois, je jouais au transporteur de bidons EDF. Je pouvais jouer toute la journée. Je faisais même le bruit du moteur et les obstacles sur le parcours.

Grand-mère est chamane

Vivre à Abdallah à cette époque, c'était aussi vivre avec des coutumes et des traditions ancestrales. Je me souviens de cette nuit où ma mère est venue me réveiller. J'avais 10 ans. Je dormais dans un hamac, il faisait très froid et très noir. Elle a allumé le kokolampu (lampe artisanale) et nous sommes sortis de la maison.

À mesure que nous avançons, j'entendais de plus en plus les pleurs. Dans la maison de ma grand-mère, il y avait des femmes avec des panguis qui leur couvraient la tête. Je les connaissais pour la plupart. Elles pleuraient toutes et ma grand-mère marchait autour d'elles. Elle leur tapait sur les épaules et disait : « *Calmez-vous mes sœurs.* » Je voyais la tristesse et j'avais peur, mais les couleurs vives des panguis étaient tellement jolies. Il y avait du bleu, du rouge, du vert...

Ma mère me regardait et me disait : « *Quelqu'un de notre famille est mort. Je viens voir ta grand-mère pour en connaître les vraies causes.* » Je lui demandais : « *Pourquoi elle ?* » Elle me répondait : « *Parce que c'est une chamane, quelqu'un qui peut contacter les esprits déjà partis.* »

Nous n'étions pas totalement déconnectés du reste du monde. Quand les couleurs du temps changeaient, quand le ciel était de plus en plus sombre, les premiers signes de la fête de Noël s'invitaient dans mon village. Je me souviens de la joie, des guirlandes, du sourire sur le visage de ma mère. Pour Noël, elle achetait les décorations à des vendeurs ambulants et, pour nous, des vêtements et des baskets neuves.

Je me réveillais le 24 décembre. Ma mère avait déjà commencé à préparer le repas. Je prenais ma serviette et je partais me baigner au fleuve. À mon retour, mes vêtements étaient déjà préparés. Je m'habillais et je partais chez ma grand-mère avec mon grand frère. Nous retrouvions mon oncle, qui était aussi mon ami. Pour nous, Noël, c'était aller visiter nos différentes familles pour danser, boire, manger et jouer. À cette époque, il n'y avait pas de téléphone portable dans le village. À ma connaissance, ma mère n'en a même jamais tenu un dans sa main. Mais ça, c'est une autre histoire.

Noël passé, ma grand-mère préparait un bain spirituel pour toute la famille. Pour bien entamer la nouvelle année, il fallait aussi garder sur soi, partout où on allait, une corde.

Le départ

J'ai quitté cet univers à 15 ans, l'âge de la puberté. Les histoires d'or et de morts étaient derrière moi. Je vivais ma vie. Je sortais danser, chasser, pêcher avec les amis. On avait un groupe d'aléke, on jouait de la musique traditionnelle. Je jouais le chacha, un instrument de musique. Pour le fabriquer, je prenais unealebasse mûre et quelque chose de pointu pour faire deux trous de chaque côté. Celui du dessus est plus petit que celui du bas. Ensuite, il fallait la nettoyer et la faire bouillir au feu de bois, dans une marmite, pendant une journée et demie. La couleur changeait, passait du vert au marron. Laalebasse était prête à devenir un chacha.

Le paysage commençait à changer. La route pour aller en ville était plus grande. Je pouvais y aller à pied mais toujours avec cette poussière rouge de flaque d'eau. Quand je prenais cette route, je m'attachais des sacs plastiques aux pieds pour ne pas me salir. Les bonnes notes à l'école s'accumulaient pour moi. J'avais eu mon brevet des collèges et là... la grande nouvelle. J'étais admis au lycée sur Cayenne. J'allais partir pour la première fois vivre loin de chez moi. Quitter ce monde à part, qui reste encore très vivant dans ma mémoire. Quitter mon Maripasoula.



Je suis la France qui
SE LÈVE TÔT

Toute sa vie, Odésia a dû se lever entre 4 et 5 heures du matin pour se rendre en cours. Elle a longtemps habité un petit village le long du fleuve du Maroni.

J'ai grandi au village de New Campoe. Une communauté de familles sans électricité ni eau courante. Tout fonctionnait à l'aide d'un groupe électrogène, et pour l'eau il y avait un gros réservoir qui collectait de l'eau de pluie pour qu'on puisse la boire. Je me baignais tous les jours dans le fleuve pour me laver et faire la vaisselle. C'était la belle époque, dans nos petites maisons en bois. Le seul problème dans ce genre de village, c'est l'isolement. Rien que pour aller à l'école, c'était tout un voyage et ça a duré comme ça toute ma scolarité. Dès mes 3 ans, il fallait que je me lève à 5 heures pour aller à la maternelle. Je partais en pirogue. Je pouvais voir le lever du soleil tous les matins. Il faisait un peu froid.

On croisait d'autres bateaux du même genre sur le chemin. Eux aussi transportaient des enfants. Sur le chemin, je voyais souvent des oiseaux, des serpents ou des paresseux. Le trajet durait 35 minutes. Il y avait un toit pour nous protéger de la pluie ou du soleil. On faisait beaucoup d'arrêts pour récupérer des personnes dans les autres campoe (lieu-dit). On en profitait pour bavarder et chanter avec mes frères et sœurs, mes amis. Je me rappelle cette chanson qui disait : « *Uélé moliba makasi.* » C'était merveilleux.

Tout n'était pas toujours idyllique. Une fois, je me suis battue avec une fille qui m'avait insultée. Les piroguiers nous ont séparées et ont mis la fille dans une autre pirogue pour éviter que tout le monde tombe à l'eau. Ce type d'embarcation un peu longue et mince est très instable. Il suffit qu'une personne bouge un peu trop à gauche ou à droite et tout le monde peut tomber.

Grasse matinée tardive

Cette traversée je l'ai faite jusqu'à mes 14 ans. À 7 heures, nous arrivions à Apatou, c'est là qu'était notre école. La police municipale nous attendait. Ils étaient quatre, un pour chaque école élémentaire. Ils nous mettaient en rang deux par deux et nous accompagnaient. On était tous très silencieux car on avait peur de finir en prison si on disait des bêtises. Arrivé à mon école, on attendait toujours en rang que la maîtresse vienne pour rentrer dans la classe. Je me souviens qu'au début, une fois assise, je m'endormais tout de suite car j'étais trop fatiguée. Il y avait d'ailleurs une tolérance pour les enfants qui venaient de loin comme moi. Avec le temps, je me suis habituée. Ça a duré de la petite section à la sixième.

Par la suite, ça a été bien pire. J'en avais fini avec la pirogue, mais il fallait que je me lève à 4 heures pour arriver à Bertène Juminer, le lycée de Saint-Laurent-du-Maroni. Tous les jours, la même routine. 4 heures du matin : se laver et s'habiller. 5 heures du matin : marcher 30 minutes et bavarder avec les amis en attendant le bus scolaire, bien plus confortable que la pirogue. Le trajet durait une heure. J'écoutais de la musique, je jouais à des jeux sur mon téléphone portable, je papotais avec les amies, mais je ne m'endormais pas. J'avais pris l'habitude d'être levée super tôt.

Aujourd'hui, tout ça c'est fini. J'habite à Saint-Laurent-du-Maroni et j'ai gagné une heure de sommeil. Je me lève à 6 heures pour que ma fille puisse aller à l'école. C'est bien plus confortable que ce que devait faire ma mère tous les jours. Pour moi, 6 heures du matin, c'est presque une petite grasse matinée.

Odésia, 25 ans

Les picolettes sont

TOUTE MA VIE

Kevin élève des picolettes depuis son plus jeune âge. Aujourd'hui, il souhaite devenir éleveur professionnel, mais doit passer un diplôme d'État pour être reconnu.

Un corps noir. Un ventre rouge. Un air majestueux. Et ce chant mélodieux qui me rappelle mon pays d'origine, le Suriname. Ça, c'est une picolette. Un oiseau qui vit dans les savanes et les plaines humides tropicales de chez moi, en Guyane. Je voue un véritable culte à cet animal. J'aime son chant particulièrement complexe. Il peut en fredonner une vingtaine. Mon préféré est le chant Pié Suriname, qui me rappelle mon pays d'origine.

La picolette, c'est une histoire de famille chez moi. Enfant, je regardais déjà mon père nettoyer ces oiseaux et parfois je le faisais à sa place. J'alimentais la mangeoire et je rajoutais de l'eau pour leur bain. Chacun de mes frères a au moins deux picolettes, tout comme ma mère. Au total à la maison on en avait sept. Le mien, je l'ai attrapé avec mon père, sur la route de Paul Isnard, près du champ de cannes à sucre de la rhumerie de Saint-Laurent-du-Maroni.

Je me souviens de cette journée. On avait tout ce qu'il fallait. Un déjeuner et du jus pour mon père et moi et une cage avec une picolette dedans. L'idée était de la faire chanter pour qu'une autre picolette se sente concurrencée et arrive. Ce sont des animaux très territoriaux. Après quelques heures d'attente, nous avons entendu un « clap » au loin et nous sommes allés voir. Il y avait bien une jeune picolette dedans. Je l'ai appelée Maximux.

Pendant plusieurs mois, avec Maximux, on se baladait dans le quartier Bakalycée, près du lycée Bertène Juminer, vers les 6 heures du matin. On profitait ensemble de la fraîcheur. Et lorsque j'allais au basket l'après-midi, ma picolette était avec moi dans une cage. Après plusieurs mois, elle s'est enfin mise à chanter à la maison.

Mon oiseau disparaît

J'ai eu cette picolette de mes 5 ans à mes 13 ans. Elle est morte soudainement, un matin au réveil alors que je m'apprêtais à nettoyer sa cage. C'était traumatisant de voir mon oiseau mort, couché sur le sol de la cage. On l'a enterrée à l'endroit où on l'avait trouvée.

Quelques minutes après son enterrement, j'ai entendu une picolette chanter au loin. J'ai suivi le son et quand je suis allé voir, j'ai vu la plus belle espèce de ma vie. Un grand gabarit avec des tâches blanches sur la tête. Elle n'avait pas peur de moi alors je me suis rapproché petit à petit, jusqu'à lui faire face. J'ai mis mon doigt devant elle et, après quelques secondes, elle est montée dessus. J'ai marché tout doucement vers une cage et j'ai réussi à la mettre dedans.

On est restés un peu ensemble dans le champ de cannes à sucre. Son chant m'était totalement inconnu. Je l'ai ramenée à la maison. C'était un moment magique. J'étais complètement émerveillé. Ma mère n'en revenait pas car j'étais parti de la maison les mains vides. Tout le monde était étonné. Je l'ai appelée Zeus.

Lorsque je suis parti faire mes études à Cayenne, dix ans plus tard, j'ai confié Zeus à mon frère. Je n'ai plus eu de nouvelles de mon oiseau durant des mois. Je suis donc retourné à Saint-Laurent-du-Maroni, et on m'a annoncé la nouvelle. Zeus était parti.

J'étais très en colère contre mon frère au départ, mais je me suis rappelé que cet oiseau était malin. Que personne n'était responsable car je l'avais déjà surpris en train d'ouvrir sa cage tout seul. J'ai donc acheté une picolette une soixantaine d'euros. Impossible de partir en chercher une nouvelle dans la forêt. Les promoteurs étaient passés par là et il y avait des maisons maintenant.

Éleveur de picolettes

Récemment, j'ai décidé de me mettre dans le marché de la reproduction de picolettes. La déforestation fait qu'il y en a de moins en moins. Sans compter ceux qui les attrapent pour les revendre. Une picolette qui chante bien peut coûter cher. Au Brésil, un homme a échangé sa picolette contre un 4x4. Les éleveurs les vendent 300 euros au minimum. J'aimerais avoir une batterie de reproduction avec au moins dix à quinze couples de picolettes.

Ce qui est fou, c'est qu'alors que je connais ces oiseaux depuis toujours, il me faut quand même avoir un diplôme d'État pour les faire se reproduire. Pourtant, je sais déjà les attraper, les nourrir, les soigner. Je n'ai pas besoin de cours théoriques pour m'apprendre des choses que l'on se transmet depuis toujours dans la famille.

Et puis il n'y a pas assez de places pour cette formation, et rares sont ceux qui arrivent à s'y inscrire.

J'élève tout de même des picolettes sans diplôme, en attendant de trouver une place dans cette formation. J'en ai trois. Un couple mâle et femelle dédié à la reproduction et un jeune que je souhaite entraîner pour les concours de chant. En Guyane, ce type de concours est assez courant. Ça se passe surtout le dimanche matin.

À Saint-Laurent-du-Maroni, c'est dans un grand espace en face de la gare routière. Il y a deux catégories : le chant libre (l'oiseau chante seul durant une minute) et le chant cages collées (deux oiseaux qui chantent côte à côte pendant un certain temps). On peut gagner de l'argent, parfois 150 euros, ou des cochons ou des coupes. C'est surtout la catégorie libre qui m'intéresse.

Pour ça, j'entraîne mon oiseau. Je fais attention à son alimentation en lui donnant des graines spéciales. Je le laisse au soleil pour qu'il fasse le plein de vitamines. Je l'emmène en forêt. Je l'isole pour qu'il chante en le posant dans une cage. Son chant est si mélodieux que j'ai envie de le partager avec tout le monde. Qui sait, peut-être que ça fera prendre conscience qu'il faut protéger la nature.

Kevin, 22 ans



Ma terre vampirisée par les

MÉTROPOLITAINS

Sous la pression des promoteurs, le paysage qui entourait la maison de Véronique a été dénaturé.
Une terre sur laquelle sa famille vivait depuis toujours.

J'habite dans le quartier Vampires, à Saint-Laurent-du-Maroni. C'est un drôle de nom pour un quartier. La légende raconte qu'avant, il y avait de vrais vampires qui passaient par là. Moi, je ne suis pas de cette époque, je ne sais pas si c'est vrai. Et pourtant, un vampire, j'en ai vraiment rencontré un. Un vampire métropolitain qui a sucé tout notre terrain, toute la richesse de ce paradis qu'on a en partie perdu.

Avec ma famille, ça faisait 23 ans qu'on habitait là, sur cette terre où mes grands-parents cultivaient du manioc, des dachines, du riz... un peu de tout. Mes ancêtres s'y sont installés en 1868. C'était un endroit magnifique. Une rivière y passait, il y avait de la verdure partout. Un paradis tout vert, où mon père allait chasser parfois. Où on se déguisait pour jouer dans la forêt quand ma mère partait. Où on construisait des cabanes pour jouer au papa et à la maman. C'étaient des années merveilleuses. Je suis venue au monde dans cette maison. J'ai fait mes premiers pas dans ce jardin. J'ai joué, ri, pleuré sur cette terre.

Une tête de vampire

Et un beau jour, le vampire métropolitain est venu à la maison. C'était un samedi. Il était très haut comme une locomotive. Très blanc, presque pâle. Les cheveux noirs et les yeux bleus. Chemise bien repassée. Pantalon « floufrou » qui tombe tout droit. Des mocassins très chers. Il est venu avec sa voiture, un Range Rover, et s'est dirigé vers mes parents :

« Vous êtes bien Monsieur Bachis ? »

- Oui c'est moi, a répondu mon père.

- Je suis là pour vous dire que ce terrain, je l'ai acheté. Je ne sais pas si la mairie est passée chez vous pour vous le dire. »

Mon père était choqué. Il a répondu que ce terrain était à lui. Que ses parents avaient grandi ici. Qu'il avait grandi ici. Et que ses enfants aussi. Moi j'étais triste pour lui. C'est comme si à chaque fois qu'il faisait des économies pour nous, tout était foutu en l'air. Il a répondu : *« Tant que je suis en vie, je ne bougerai pas d'ici ! »*

Le vampire métropolitain nous a regardés avec sa tête étonnée. On passait pour des fous parce qu'on lui résistait. On a pris rendez-vous avec la mairie pour avoir des explications. Comment était-il possible qu'ils aient vendu le terrain depuis des années sans nous avoir mis au courant ? La mairie a répondu que ce n'était pas eux mais l'ancien maire de Saint-Laurent-du-Maroni, le boss des vampires. Il a même fini en prison pour fraude. Il avait vendu le terrain dans notre dos. On était choqués. On voulait même se battre à mains nues. Mon père a le sang chaud. Trop bouillant même.

On a cherché les actes de propriété de ma mamie, mais on n'a jamais pu les retrouver. Elle vivait seule dans une maison bordélique. Le pire, c'est que pour rester, il fallait payer 17 000 euros. Non mais l'État se fout de notre gueule, franchement.

Tout le monde au travail

On n'a pas protesté plus que ça contre cette décision. Ma mère disait que même si on essayait de faire quelque chose, on ne gagnerait rien. Les gens de notre couleur, on ne les considère pas. On a fait une petite réunion de famille, mes sœurs, mes frères et moi, et on a décidé que tout le monde allait cotiser pour acheter le terrain.

On a tous cherché du travail. Moi, je cuisinai et vendais à domicile du riz et du coco. Ma sœur est devenue auxiliaire de vie. Mon petit frère travaillait pour les espaces verts. On arrivait à mettre de l'argent de côté, 500 euros par mois. Parfois 700. On a mis plus de deux ans à payer le truc, mais on l'a fait et le terrain était de nouveau vraiment à nous. On est allés chez le notaire et on a signé les actes de propriété.

Mais on n'en avait pas fini avec le vampire métropolitain. Il est revenu un an plus tard pour nous dire qu'il allait commencer les travaux près de chez nous le lendemain matin. Que les machines étaient déjà là. Mon père a dit : *« Ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent mais tant que je suis là, personne ne pourra toucher à ma maison. »*

Et c'est ce qu'il a fait. Le vampire a déforesté tout autour de notre maison, mis des tonnes de sable sur la rivière, détruit l'abattis. Il ne reste plus rien. Il nous a juste laissés dans une boîte à sardines. Le vampire a sucé toute la nature. Avant, c'était tout vert. Maintenant, il n'y a que du béton. Des bâtiments. On dirait une prison. Une cage comparée à ma maison d'enfance, là où je voulais construire mon resto traditionnel. Tout est tombé à l'eau à cause de ces constructions. Des grands immeubles de trois ou quatre étages jaunes et bleus qui gâchent le vert du paysage.

Avant tout était calme, maintenant c'est le bruit des travaux tous les matins. L'endroit où j'ai grandi a disparu. Les traces sont devenues du ciment. Les arbres ont disparu. Il fait plus chaud qu'avant. La nature nous maintenait au frais. On ne peut même plus accrocher notre hamac.

On a l'impression parfois d'être traités comme des cafards. Que les Métros ont plus de droits que nous, et qu'ils sont un peu comme un produit qui vise à nous exterminer. Et ils y arrivent la plupart du temps. Mais on résiste !

Véronique, 22 ans



Je résiste à
L'ILLICITE

Dans le quartier de Dimitri, le trafic de drogue est l'un des moyens pour gagner beaucoup d'argent en peu de temps. Si la tentation de céder est forte, Dimitri résiste, de peur de ne pouvoir réaliser ses projets professionnels.

À Saint-Laurent, il y a deux centres-villes : le centre-ville historique et la Charbonnière. Dans le premier, on trouve les gens qui vont au marché pour faire leurs courses, acheter des légumes et des soupes. Dans le deuxième, c'est un autre genre de marché, on y achète plutôt de la drogue et des armes à feu. Le cannabis et la cocaïne sont vendues dans des maisons en bois, pas très solides. C'est là que je vis depuis toujours.

J'ai grandi dans le trafic. Déjà enfant, il était partout autour de moi. Quand j'allais faire des courses. Quand j'allais jouer au parc. Quand j'allais à l'école. Je me rappelle des gens qui arrivaient en pirogue. Des Surinamiens avec une tête effrayante, des t-shirts déchirés et des shorts de foot. En sortant de chez moi, je les voyais vendre leurs marchandises sans la moindre peur. Mon quartier, la Charbonnière, est au bord du fleuve, et donc facile d'accès pour eux.

À la Charbonnière, beaucoup de gens ont le goût de la drogue, mais pas moi. Je résiste, même si la tentation de gagner beaucoup d'argent, très vite, en faisant de l'illicite est tentante. J'ai vu comment mes amis transportaient leurs marchandises. Ils prenaient la pirogue pour traverser le fleuve jusqu'à Albina (Suriname) avec un sac à dos contenant de l'argent.

Pour acheter 100 grammes de cocaïne, ils partaient avec 500 euros. Pour le shit, c'était plus cher, environ 700 ou 800 euros par plaquette. Et ils m'expliquaient qu'une fois arrivés là-bas, ils donnaient l'argent au transporteur qui leur donnait la drogue sous forme de gélules. Ensuite, il fallait les ingérer et prendre l'avion, destination Paris.

J'AI GRANDI DANS LE TRAFIC. DÉJÀ ENFANT, IL ÉTAIT PARTOUT AUTOUR DE MOI.

Avant le Covid, ils passaient facilement et ils réussissaient bien. Mais après le Covid, c'est devenu plus difficile. Avec l'installation du barrage permanent à la sortie de Saint-Laurent, les gendarmes ont commencé à en attraper beaucoup. Il y avait aussi des tests urinaires, des fouilles de valise, des chiens qui les repéraient.

Résister à la tentation

Avec l'argent, j'ai vu mes amis, aussi pauvres que moi, s'acheter des vêtements de luxe, des chaînes en or, des PS5. Moi aussi, j'aurais aimé m'offrir une console, mais c'était trop cher. En les voyant, je me disais que je le ferais peut-être un jour, en cas de besoin.

Je fais partie d'une famille nombreuse. Mes parents ont six enfants et seul mon père jobe. Il transporte du bois pour des entreprises. Parfois ça va, et parfois il n'y a pas de sous à la maison. Même moi, j'ai déjà failli craquer. Vers mes 13 ou 14 ans, j'ai voulu les aider de cette manière-là. En faisant passer de la drogue. Ça aurait été très facile.

Il y avait même des gars qui traînaient à côté du collège pour essayer d'amadouer les jeunes. Ils nous appelaient au loin : « Hey toi, viens voir un truc vite fait ! Ça te dirait de gagner beaucoup d'argent en une seule fois ? »

Si tu avais le malheur de répondre « *comment ça, faire beaucoup d'argent en une seule fois ? Explique-moi* », ça y est, tu étais engagé. On te donnait un plan détaillé pour savoir comment procéder.

Et c'était parti, il fallait juste leur envoyer une photo de ta pièce d'identité. Lorsque j'étais au lycée, il m'arrivait parfois de repenser à leurs propositions. Sauf que je pensais à mon avenir, à mon projet professionnel, à ma famille, aux objectifs que je m'étais fixés, et aussi aux risques que ça comportait. Je pouvais faire de la prison si on me chopait en train de faire la mule et ça pouvait nuire à mon avenir, à mes rêves.

Le droit chemin

Si j'ai un casier judiciaire, ça peut m'empêcher de m'orienter vers la voie que je veux. Je compte faire des études de médecine pour devenir infirmier. Aujourd'hui, j'ai pu décrocher mon brevet, mon bac général, et aussi un diplôme d'espagnol. Le problème est que je veux continuer mes études en métropole, et là-bas il faut avoir de l'argent pour se déplacer et se nourrir.

Aujourd'hui, mes parents pourraient me payer le billet, mais je n'aurais pas l'argent qu'il faut pour subvenir à mes besoins. Ils ne veulent pas que je fasse la mule et je n'ai pas envie de le faire. Je ne veux pas les décevoir non plus, mais si je ne trouve pas cet argent, je vais devoir renoncer à mes rêves et rester ici. C'est l'argent qui me pousse vers l'illécite.

Je n'ai pas envie de devenir un gangster. Pour l'instant, je fais des jobs, du jardinage. J'aide des gens avec leurs plantations à l'abattis. En un mois, je dois gagner entre 700 et 800 euros. Je les mets de côté. Je vise dans les 10k d'épargne pour pouvoir partir, et là je ne suis plus très loin. Je suis à 8 000 et quelques. Je suis bien parti pour m'en sortir, je vais rester droit. Tenir bon. Et réussir mon avenir. Sans la drogue et son argent facile qui est pourtant si tentant...

Dimitri, 19 ans



Je fais le tri dans mes

TRADITIONS

Elisabeth n'en peut plus du comportement des hommes de sa communauté. Si elle a du respect pour certaines traditions bushinengue, d'autres lui semblent d'un autre âge et elle ne veut plus les suivre.

En Guyane, tu ne peux jamais savoir si un homme a une femme cachée ou pas. Mais tôt ou tard, ça te rattrape. C'est un secret impossible à garder. Je le sais depuis mes 17 ans, depuis que je fréquente des hommes. Mon premier copain a mis une femme enceinte dans mon dos. Mon deuxième copain me disait qu'il n'était plus avec la mère de son fils alors que c'était faux. Et mon troisième copain, avec lequel j'ai eu trois enfants, voyait une autre femme en même temps, pendant toute notre relation.

Pour eux, avoir plusieurs copines, c'est normal. Ils me sortaient tous la même excuse. C'était pour faire comme nos ancêtres bushinengue. Ça permettait de maintenir les traditions. À cette époque, les hommes avaient au moins cinq femmes qui restaient à la maison pendant qu'eux allaient chercher de l'argent. Sauf que moi, je veux un homme de 2024, pas un homme des Temps Anciens. Et je le cherche encore.

Les hommes reproduisent les mêmes erreurs qu'à cette époque. Le père de mon fils ne s'occupe pas de son enfant. Tout comme son père avant lui. Et probablement le père de son père. Quand nous étions encore ensemble, il ne voyait son fils que cinq minutes le matin, et après il partait chez son autre femme. Je ne le voyais plus de la journée. Il ne m'appelait pas et je n'avais pas de nouvelles avant le lendemain. Si j'avais le malheur de lui demander où il était, il me disait que ce n'était pas mon problème.

**ON POURRAIT
PRESQUE FORMER UN
HAREM DE FEMMES
ABANDONNÉES PAR
LEURS HOMMES.**

Cette situation est loin d'être exceptionnelle en Guyane. La majorité de mes amies vivent la même chose que moi. Des femmes seules. Avec enfants. Sans compagnon. On pourrait presque former un harem de femmes abandonnées par leurs hommes et qui refusent de vivre comme au temps de l'abattis. Comment peuvent-ils croire qu'une jeune fille étant allée à l'école comme moi et voulant travailler peut se contenter de rester à la maison, à faire des enfants comme une poule pondeuse ?

Des traditions trop vivaces

C'est vrai que, même en 2024, nos traditions sont encore très vivantes. Par exemple, chez les Saramaka, mon peuple, quand l'homme veut demander la main d'une femme, ce n'est pas lui qui vient pour se présenter, mais c'est son oncle, sa tante, ses frères et sœurs.

Un mois après, ils vont acheter un pangui, des assiettes, des casseroles, des colliers qu'ils vont offrir à la future femme. Si elle accepte, après un ou deux jours, elle va faire à manger et aller distribuer la nourriture dans la famille du futur époux pour les remercier.

Je l'ai déjà fait ce rituel. Cette tradition est assez symbolique et magnifique en même temps. On met nos costumes traditionnels multicolores. Il y a du jaune, du bleu, du rouge, du vert. On danse. On chante. C'est festif. Le rêve de toutes les petites filles.

Mais ce n'est pas parce que j'ai du respect pour cette tradition que je peux tout accepter dans un couple. Je ne veux pas rester H24 à la maison. Je refuse d'avoir un homme qui voit plusieurs femmes. Je n'accepte pas de passer ma vie à faire le ménage.

Du coup, pour être en couple ici, ce n'est pas facile. Je sais que si je sors avec un gars qui est trop dans les traditions, ça ne pourra pas marcher entre nous. Je vois les choses différemment. Et si je suis prête à respecter certaines d'entre elles, d'autres me font fuir. Comment être la priorité de quelqu'un qui a cinq femmes ? Où est mon bonheur dans cette histoire ?

**ON ME DIT
SOUVENT QUE JE
VEUX TROP VIVRE
COMME LES BLANCS.**

On me dit souvent que je veux trop vivre comme les Blancs, mais ce n'est pas ça. C'est juste ma façon de voir les choses. Et puis je pense à mes enfants. Je ne veux pas qu'un jour ma fille vienne vers moi en pleurs pour me dire qu'un gars lui a brisé le cœur et la traite mal.

Je veux être un exemple pour elle. Celui d'une femme forte et indépendante. Quant à mes fils, je leur montrerai que faire du mal à une femme que tu dis aimer, ce n'est pas de l'amour, mais juste une forme de lâcheté. Et qu'il ne faut pas s'attendre, s'ils se marient, à ce que leur femme fasse tout pour eux. Qu'ils devront eux aussi aider au ménage et à la cuisine.

Elisabeth, 26 ans



Mi-française et mi-bushinengue :

MÉTISSE DE COEUR

Chloé vit en couple avec un homme bushinengue.
Une relation qui l'a ouverte sur un tout autre monde fait
de codes et rites ancestraux.

Saint-Jean-du-Maroni est un petit village bushinengue qui me ressemble. Il est entre deux mondes. Entre les traditions de ce peuple d'Afrodécendants et le bakaa Condé (littéralement le monde des Blancs), c'est-à-dire la vie moderne occidentale. À Saint-Jean, on pêche encore et on va à la chasse. Les enfants conduisent des pirogues. On va à l'abattis. On se connaît tous. On peut trouver des médecins traditionnels. Les gens vouent encore un culte aux ancêtres.

Je sais toutes ces choses en partie parce que je vis en couple avec un homme bushinengue. Nous avons un enfant, mais nous ne vivons pas sous le même toit. C'est souvent comme ça dans cette communauté. L'organisation est matrilineaire. La femme a tout pouvoir à la maison et les hommes sont polygames et ont plusieurs foyers. Souvent, les habitants de mon quartier aiment me dire : « *Toi Chloé, tu es une femme bushinengue maintenant !* »

Une vie ritualisée

Je ne crois pas. Je n'en ai ni l'envie, ni la prétention. Ça me serait impossible dans les faits. La vie d'une femme bushinengue est très réglée par des rites et des obligations envers son mari que je ne supporterais pas.

Par exemple, le matin, les femmes doivent se laver les parties intimes avant de pouvoir préparer le petit-déjeuner pour leur mari. Lorsque l'on a ses règles, on ne peut plus partager le lit conjugal, cuisiner, toucher au frigo ou s'asseoir sur le canapé. Un code intenable pour femme comme moi, libérée et éduquée dans un modèle cartésien occidental.

**LA VIE D'UNE FEMME
BUSHINENGUE EST TRÈS
RÉGLÉE PAR DES OBLIGATIONS
ENVERS SON MARI QUE JE NE
SUPPORTERAI PAS.**

Mais ça ne m'empêche pas de comprendre certaines de ces règles, ayant quitté la France il y a une vingtaine d'années. C'est assez apaisant finalement de ne plus vivre avec son mari lorsque l'on a ses règles. Pour moi, c'est une période difficile émotionnellement et je préfère être seule face à moi-même. Ça permet de s'abstenir de ses obligations conjugales pendant une semaine et de prendre soin de soi.

Il y a même certains rites étranges auxquels je me suis prêtée. Avant mon accouchement, j'ai eu la visite un beau matin de mon compagnon et de deux de ses frères... J'étais étonnée car il y avait quelque chose de solennel dans leur venue. Ils avaient une bouteille de rhum avec eux. Mon père était présent car il venait de l'Hexagone pour l'évènement. Après une rapide discussion, mon compagnon m'a dit brutalement : « *Enlève ton t-shirt et le soutien-gorge !* »

Et moi, très très étonnée et gênée de répondre :

« *Quoi, mais devant tout le monde ?* »

— *Oui.* »

Dans la culture bushinengue, on ne donne pas d'explication. Ce que disent les anciens ou même son mari est pris pour argent comptant. C'est comme ça ! Sa famille était là et il y avait un certain rang à tenir.

Mon père ne comprenait pas la situation. J'ai dû lui expliquer : « *Alors là papa, il ne va pas falloir que tu t'étonnes, mais ils sont venus pour un truc traditionnel.* »

Mon compagnon a pris un verre de rhum et a commencé à réciter des incantations. Il s'est accroupi et a versé du rhum sur mon plancher en offrande aux ancêtres. Il s'est relevé, s'est approché de moi, a enlevé mon soutien-gorge, s'est reculé et a craché du rhum sur ma poitrine à plusieurs reprises...

J'ai ri, sûrement de gêne, même si je savais que c'était très sérieux. J'ai ensuite regardé mon père, surpris, qui se retenait de rire également. Mon mari et ses frères sont ensuite passés sur mon torse. Mon père devait le faire aussi. C'était un moment très gênant pour moi mais heureusement mon père est ouvert d'esprit et s'est prêté au rite. J'ai appris que c'était un sort que toute femme prête à accoucher dans la communauté devait recevoir pour la protéger elle et le bébé.

Il y a malgré tout beaucoup de choses dont je suis écartée car je suis Blanche, et on ne montre pas tout aux Blancs. Lorsque mon compagnon m'invite dans sa famille, dans des cérémonies (souvent de deuil), il me dit toujours : « *Surtout, tu ne poses pas de question !* » Ça me fait rire, car il me connaît bien, mais moi aussi je le connais bien et sais me conformer aux règles de sa culture.

Un pont entre deux mondes

Une fois, je suis partie sur le fleuve, dans son village natal. Nous sommes restés dix jours avec ma belle-famille car mon compagnon devait faire des soins traditionnels.

Il m'a clairement dit que je ne pouvais pas assister aux rites matinaux ni à ceux donnés dans le village ou aux cimetières dans la forêt. Durant cette période, je me suis pliée aux codes des femmes bushinengue. Je faisais les bains intimes chaque matin avec l'ensemble des femmes, car sans ça je n'aurais pas pu aider à la cuisine.

**UNE TOUTE AUTRE
TEMPORALITÉ S'INSTALLE
LORSQUE L'ON VIT LÀ-BAS,
AU CONTACT DES ANCIENS
ET DE LA NATURE.**

Les balades avec les enfants autour du grand fromager m'étaient interdites, même si c'était l'endroit le plus magnifique de l'île.

Et un matin, ma belle-mère m'a invitée à une des cérémonies de la communauté. J'ai passé dix jours fantastiques. Une tout autre temporalité s'installe lorsque l'on vit là-bas, au contact des anciens et de la nature. Étonnamment, je ne me suis pas sentie étrangère à cet environnement.

L'étrangeté aujourd'hui, je la ressens presque davantage dans la cuisine équipée de ma mère, en France. Ça devient un univers stressant pour moi. Entre le sac à salade, le robot mixeur, l'extracteur, le blender, le hachoir électrique, le découpe ananas... Je me sens perdue et presque pas à ma place dans ce lieu, alors que j'adore cuisiner.

J'ai toujours peur de faire un faux pas et de ne pas utiliser tel ou tel objet correctement. Je m'embrouille les pinceaux.

Le rapport au temps en métropole est différent. À Paris, on en manque alors qu'en Guyane, il y a toujours une place pour l'imprévu. Un jour, une femme m'a dit que j'étais « *métisse de cœur* » et depuis ce terme résonne en moi.

Je ne saurais choisir entre mon pays d'origine et la Guyane. Je trouve des bonheurs et des lassitudes de part et d'autre... Autant de charme et d'incompréhension de chaque côté. Je suis un pont entre ces deux mondes, tout comme mon village de Saint-Jean-du-Maroni.

Chloé, 42 ans

La prison m'a appris la

DISCRIMINATION

Létitia a séjourné pendant six mois dans une prison guyanaise. Elle y a découvert la discrimination exercée par les gardiennes envers toutes celles qui ne sont pas créoles.

18 mars 2023. 23 heures. Les gendarmes débarquent chez moi et m'emmènent en garde à vue. Une heure avant, j'ai poignardé mon compagnon avec un couteau. La lame s'est enfoncée à 12 cm de profondeur dans sa cuisse et a failli lui coûter la vie. Impardonnable aux yeux de la loi, même s'il a toujours été un conjoint violent.

Après douze heures de garde à vue, je comparais devant le magistrat, à Cayenne. Le 20 mars, la sanction tombe. Un an ferme et un an avec sursis. Je resterai en prison pendant six mois.

C'est dans cet endroit que j'ai découvert la discrimination en Guyane. Je ne l'avais jamais connue jusqu'à présent. Peut-être parce que la population est tellement diversifiée chez nous. Il y a bien eu de temps en temps un « *eh ! Ingui (l'Amérindienne), t'as pas de formes !* ». Lol. Pour moi, c'était juste de la bêtise humaine. Mais derrière les barreaux, c'était autre chose.

Dans les prisons guyanaises, mieux vaut parler créole pour se faire bien voir. 99 % des surveillantes sont créoles, et la solidarité entre elles et les détenues de la même origine était flagrante. Pour les autres communautés, c'était un calvaire. Ça a commencé dès le début avec moi. Je voulais contacter ma famille et j'avais entendu dire qu'une Haïtienne avait pu accéder à son téléphone. Moi, je n'ai jamais pu. « *Écrivez un courrier au service concerné* », m'a conseillé la directrice. J'attends toujours la réponse.

Surveillantes au pouvoir

Malheur à celles qui se prenaient la tête avec les gardiennes. Une détenue bushinengue a vu sa feuille de cantine disparaître après une dispute avec une surveillante. Direction la poubelle. J'ai vu des détenues être rayées de la liste des sorties sportives pour des désaccords avec les matons. J'ai vu des Brésiliennes et des Dominicaines humiliées en permanence.

J'ai vu ces femmes, comme nous, user de leur pouvoir et nous traiter comme des moins que rien. J'ai entendu les insultes en créole des surveillantes. Les rires moqueurs envers moi et toutes celles qui n'étaient pas de la même origine. Les gardiennes ne loupèrent jamais une occasion de nous rabaisser.

Je me souviens qu'après une fuite d'eau dans une grande cellule, une des détenues dont j'étais proche, Agathe, a dû venir dans la mienne. Ma codétenue a simplement demandé à la surveillante combien de temps cette situation allait durer, et cette dernière de lui hurler dessus en disant que c'était elle qui décidait ici. Puis, elle a continué dans sa langue pendant un moment. Les filles d'à côté, créoles elles aussi, qui sûrement comprenaient, rigolaient.

Le matin avant les promenades, nous pouvions demander d'aller à la douche. C'était accepté selon l'humeur de la gardienne. J'ai encore de la peine pour une Dominicaine, très gentille, qui se voyait tout refuser et qui se bourrait de somnifères, peut-être pour oublier.

Au fil du temps, la méfiance s'installait. Lorsque j'ai pu me procurer de quoi contacter ma mère, j'ai regretté de ne pas pouvoir lui parler dans notre langue d'origine, le kali'na. J'avais tellement de choses à lui demander, mais les gardiennes entendaient tout. Je me souviens que, quand j'étais enfant, elle utilisait toujours cette langue avec sa mère pour se raconter des petits secrets.

S'entraider pour tenir

Ma codétenue était une Créole du Suriname qui avait vécu en métropole et parlait très bien le français, avec un fort accent. Ça m'a aidée bien des fois où les gardiennes étaient injustes envers moi. Combien de détenues fondaient en larmes à cause des reproches et des insultes des matons.

Certaines filles avaient décidé de faire des courriers à la direction sur cette situation, mais c'était en vain. Ces femmes abusaient de leur pouvoir pour soi-disant se faire respecter, et les conséquences étaient parfois très graves.

Je me rappelle d'une épidémie de papillonite dans la prison. Une codétenue dominicaine dont j'étais proche souffrait de démangeaisons. Nous avons été ensemble à l'infirmerie. J'ai pu obtenir une crème et des comprimés, mais elle n'a rien eu, si ce n'est des antistress. J'ai tout partagé avec cette femme pour qu'elle aille mieux. Maria, une Brésilienne, était tellement dépitée qu'elle n'osait plus rien demander car on l'envoyait chier à chaque fois.

Une vie normale

Je suis sortie le 20 septembre et aujourd'hui je n'ose même pas penser à ces victimes de la discrimination. À ces hauts murs. À toutes ces portes fermées à double tour. Je me réveille encore le matin avec le son du cliquetis des clés. Je revois l'image de la surveillante à l'entrée de la cellule et son visage impassible. Vais-je encore avoir droit à des remarques déplacées ? Est-elle de bonne humeur aujourd'hui ? Impossible de le savoir. J'ai perdu un peu de ma dignité et de mon estime de moi auprès de ces femmes.

Mon séjour en prison pourrait se résumer par cette citation de Molière : « *L'attente d'un retour ardemment désiré donne à tous les instants une longueur extrême. Et l'absence de ce qu'on aime, quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.* » J'attends ardemment de retrouver une existence normale.

Létitia, 41 ans



Le retour au pays, c'est toute

UNE AVENTURE

Isalane vient d'un petit village du Suriname. Chaque fois qu'elle part retrouver sa grand-mère depuis Saint-Laurent-du-Maroni, la jeune femme réalise un véritable périple.

La dernière fois que je suis allée au pays, le Suriname, c'était le 23 décembre 2022, pendant les vacances de Noël. J'avais dans la tête de rester deux semaines là-bas. Je suis partie avec toute ma famille. Il y avait ma mère, mes trois frères, ma belle-sœur. Moi, j'étais avec mon bébé de trois mois. Et c'est là que l'aventure commence.

Le taxi nous a amenés avec tous les bagages au débarcadère de la Glacière, à Saint-Laurent-du-Maroni. Là-bas, il y a toujours du monde, on a l'impression d'arriver au marché aux poissons.

C'est depuis cet endroit-là qu'on prend la pirogue pour traverser le fleuve Maroni. Ce n'est pas très cher, ni très long. 5 euros pour dix minutes de navigation ou bien 200 dollars surinamiens par personne. Première étape du voyage : Albina. Encore une ambiance de marché avec les taximen qui nous sautent dessus. Ils prennent tes bagages sans ta permission pour t'emmener au Suriname. Nous, on a déjà le nôtre de taxi donc on est tranquille, mais faut attendre qu'il soit complètement rempli pour qu'il parte.

Du taxi à la pirogue

La route qui mène au Suriname est dans la forêt. Il y a des petits villages sur le chemin, mais pas de magasins, et un poste de contrôle. Soit le taxi est plein de « Noirs Marrons » et on nous laisse passer, soit il y a des Métros et là, c'est contrôle d'identité pour tout le monde. Ce n'est qu'une fois cette étape passée que je peux vraiment m'endormir pendant trois heures, le temps du trajet. Le taxi va traverser un grand pont qui s'appelle Bosje Brug. On y voit encore la trace du conflit entre Ronnie Brunswijk et les dirigeants du Suriname.

Le voyage est loin d'être fini pour nous, on est toujours les derniers à être déposés par le taximan. La course coûte 400 dollars surinamiens, mais quel plaisir d'arriver dans notre première maison et de voir mon autre grande sœur et sa fille qui vivent là-bas. Elles habitent dans le quartier de Paramaribo. Il y a sept chambres chez elles. En général, ma tante nous rejoint le soir et on discute parce qu'on ne se voit pas souvent. Puis, chacune retourne à ses affaires.

Prochaine étape le lendemain matin, dès 5h30. Avant de partir, je prends un bain d'eau chaude avec des feuilles spéciales. Dans ma tradition saramaka, lorsqu'une femme accouche, elle ne se lave qu'avec de l'eau chaude et ces feuilles pendant cinq à six mois. Je m'occupe ensuite de ma fille et, à 6 heures, le taxi nous récupère et nous amène au quartier de Saramacca Straat.

Là-bas, tout le monde est joyeux. On trouve des artistes qui vendent leurs CD. Et de nouveau taximan qui vont vers Atjoni. On quitte généralement Saramacca Straat à 9 heures si le taxi est plein, et c'est parti pour quatre à cinq heures de route où on passe de village en village. C'est le territoire des orpailleurs. On trouve aussi des scieries et des abattis. Moi, je m'endors toujours quand je fais cette route.

Au pays, je change de vie

Et le périple est loin d'être fini. À Atjoni, on prend la pirogue pour avancer. Cette ville ressemble un peu à Paata Booki. Là ce ne sont plus les taximen qui nous sautent dessus, mais les piroguiers. Il y a beaucoup de bruit, des magasins, une station Total, des snacks. La règle numéro un, c'est de ne pas monter dans la pirogue sans parapluie sinon le soleil va nous cramer sur le chemin, moi et mon bébé.

Une fois la pirogue chargée, vers 13 heures, on part enfin. Pendant quatre ou cinq heures, on va passer par une dizaine de petits villages avant d'arriver au mien, Baur. Je me rappelle encore des femmes et des enfants sur le fleuve qui lavent leur vaisselle ou sont en train de se baigner. Lorsqu'on arrive, ma famille et moi déchargeons nos affaires pour aller directement chez ma grand-mère. L'an dernier, elle découvrait mon bébé pour la première fois. Elle était vraiment heureuse de la voir.

Le pays, c'est là où il y a toute ma famille. Je m'y sens tellement bien. Je n'ai pas à travailler. Ma grand-mère refuse que j'aille à l'abattis parce qu'avant j'avais tout le temps des torticolis et elle ne veut pas que je porte du poids sur la tête. Au pays, je me sens plus en sécurité. Il n'y a pas de voitures et de grandes routes.

Au pays, la vie est plus calme. Je peux passer mes journées à coudre. Au pays, il n'y a pas de magasins. On n'a pas à aller faire les courses. Et même si je sors moins là-bas car il n'y a pas de fêtes, sauf le jour de la fête des morts, le pays reste un endroit que j'aime infiniment.

Isalane, 20 ans



Champigny - Saint-Laurent : deux salles,
DEUX AMBIANCES

Jorguen a grandi jusqu'à ses 13 ans à Champigny-sur-Marne. C'est à l'occasion d'un déménagement en Guyane, à Saint-Laurent-du-Maroni, qu'il en a appris plus sur sa culture bushinengue.

Je ne pensais pas partir un jour de Champigny-sur-Marne. Mes parents sont bushinengue et viennent de Guyane, mais jusqu'à mes 13 ans, ma vie à moi, c'était le 94. Jusqu'au jour où ma mère et mon père m'ont annoncé la nouvelle. Nous quittons le Val-de-Marne pour... Saint-Laurent-du-Maroni, en Guyane.

J'avais peu de lien avec ma terre natale à cette époque-là, mise à part les grandes vacances. Je savais que mes parents parlaient taki-taki, mais rien d'autre. Quand on m'a annoncé qu'on déménageait là-bas, au départ, j'étais contre.

J'avais mes habitudes en métropole et un grand attachement à Champigny-sur-Marne. Je ne voulais pas quitter mes amis d'enfance. Une partie de moi n'était pas contre découvrir cette nouvelle culture guyanaise, mais de là à m'y installer !

J'ai pas la réf

Je n'ai pas eu le choix et, très vite, je me suis retrouvé au collège Léodate Volmar de Saint-Laurent-du-Maroni. C'était totalement différent de mon collège Willy Ronis de Champigny, élu meilleur collège d'Île-de-France.

**JE NE SAVAIS
MÊME PAS À
QUEL PEUPLE
J'APPARTENAI.**

En Guyane, le collège était moins structuré et le personnel beaucoup plus sympa avec les élèves. Le niveau scolaire était beaucoup plus bas qu'en métropole. Il y avait de vrais retards sur le programme. La plupart des cours que j'avais, je les connaissais déjà et j'ai fini premier de la classe sans trop d'efforts.

Le plus difficile pour moi, c'était de m'intégrer en classe. Ma culture d'origine n'avait rien à voir avec la leur. Je ne comprenais pas les langues bushinengue que les autres utilisaient et c'était très compliqué. Je n'avais aucune référence sur les sujets qu'ils évoquaient ou sur les différents peuples de la communauté comme les Djuka, Pamaka, Cottica, Saamaka, etc.

Je ne savais même pas à quel peuple j'appartenais. J'ai appris plus tard que je faisais partie des Djuka. D'autres fois, ils parlaient des différents fleuves et endroits cools en Guyane que je ne connaissais pas.

Retour aux sources

L'autre grosse claque, ça a été, sans surprise, le climat et le paysage. La forêt, les insectes, les bêtes... ça n'a rien à voir avec le quotidien d'un jeune de banlieue. Finies les surfaces bétonnées et les grands immeubles de plusieurs étages. Ici, c'est l'abattis qui règle la vie des gens, et la végétation qui est omniprésente. C'est un vrai changement car en métropole c'est extrêmement difficile, surtout en banlieue, de trouver un terrain qu'on peut exploiter.

Ah oui car j'oubliais de vous dire, dans la culture bushinengue, en Guyane, l'agriculture est très importante et j'ai dû m'y mettre en arrivant.

Je me suis à peine fait à mon collègue guyanais qu'au bout d'un an, on m'a scolarisé dans un autre établissement, à Paul Jean Louis, où j'ai passé mes deux dernières années.

**L'AUTRE GROSSE
CLAQUE, ÇA A ÉTÉ,
SANS SURPRISE,
LE CLIMAT ET LE
PAYSAGE.**

Encore une fois, il a fallu s'intégrer à une nouvelle classe et apprendre de nouveaux codes. C'était déjà mon troisième collège, en seulement trois ans. L'adaptation a été un enfer. J'en ai pleuré car c'était pour moi la fois de trop.

Ce collège était situé dans l'un des pires quartiers de Saint-Laurent-du-Maroni en termes de violence et délinquance. Le harcèlement se vivait également dans les classes et, en tant que petit nouveau, j'étais la victime idéale.

Mais je m'en suis sortie. J'ai réussi à trouver ma place là-bas et ma deuxième année dans ce collège s'est très bien passée. J'ai même obtenu mon brevet avec mention. Finalement, ce retour aux sources, je l'aime bien.

Jorguen, 16 ans



Ton départ me pousse
À PARTIR

La tante de Jouliane est décédée depuis trois ans. Une fin brutale, qui pousse la jeune fille à vouloir quitter Saint-Laurent-du-Maroni, qu'elle ne supporte plus.

O n m'a appelée un 14 septembre 2021, à 8 heures, pour me dire que tu étais partie. Comme ça. J'étais enceinte de ma fille et je ne m'attendais pas à ce que tu t'en ailles. Tu étais pour moi comme une deuxième mère et, lorsque tu t'en es allée, tout mon monde s'est écroulé. Ce jour-là, j'ai perdu une partie de moi-même. Tu étais la seule raison qui me faisait rester à Saint-Laurent-du-Maroni. Je n'ai plus qu'à m'en aller moi aussi, pour toutes ces raisons dont nous avons déjà parlé par le passé.

**SI LA CAF N'ÉTAIT PAS
LÀ, TOUTE LA GUYANE
NE POURRAIT PLUS
MANGER.**

Tu te souviens lorsqu'on discutait H24 des problèmes d'emploi ici ? Tu m'as vu déposer des CV et des lettres de motivation par paquet et n'être jamais rappelée. Tu m'as vue galérer pendant un an et vivre de la CAF, comme tout le monde dans ce pays. D'ailleurs, si elle n'était pas là celle-là, je crois bien qu'aujourd'hui toute la Guyane ne pourrait plus manger.

Toi, tu n'en as pas eu besoin. Tu as connu l'époque de l'abattis, où les gens n'avaient pas faim et cultivaient des dachines, du riz, du couac, du sorossi, du gombo, etc. Aujourd'hui, ma génération a oublié tout ça. On ne sait plus comment faire.

D'un autre côté, on a eu la chance d'aller à l'école pour trouver un vrai job. Moi, avec mon bac pro SPVL (services de proximité et vie locale) pour bosser dans le social, l'animation et la mairie, j'étais sûre de trouver un boulot. De rentrer dans le monde du travail. Et pourtant rien, à part la CAF dont je ne veux pas dépendre.

Une violence omniprésente

Et l'administration... tu t'en souviens ? Tu te rappelles du jour où je suis allée déposer les passeports des enfants ? Le temps que ça a pris pour les refaire ? Six mois pour obtenir leurs papiers et pour se déplacer en métropole, alors qu'on est Français nous aussi. Six mois de galère. Et encore, c'est parce qu'on leur a couru après, sinon c'était un an alors qu'en France ces démarches prennent trois mois.

Même pour obtenir le permis de conduire, c'est compliqué. On nous couillonne. Depuis le mois de septembre, j'attends pour repasser la conduite... sans réponse. Ou plutôt une : « *manque de place* ». J'appelle. Je demande. J'essaie d'aller vers eux, mais on me dit toujours la même chose.

Ma tante, depuis que tu es partie, c'est de pire en pire pour obtenir un logement social. Si on ne connaît pas du monde qui travaille dans le domaine, on n'a rien, même en étant mère célibataire. Ça fait deux ans que ma demande est en attente. Alors qu'en passant dans les rues, des logements vides, j'en vois des tas.

Et la violence, on en parle ? Rappelle-toi du jour où des voleurs sont entrés dans ma chambre pendant que je dormais et ont pris toutes mes affaires. Rappelle-toi comment tu m'as soutenue.

Comment tu m'as aidée à traverser ce moment difficile de la vie.

On a porté plainte et ça n'a servi à rien. Je n'ai pas retrouvé mes affaires. Je sais que la violence, il y en a partout, mais ici c'est pire. J'ai peur que mes enfants soient influencés plus tard par les plus grands et fassent n'importe quoi. Sortir tard le soir. Avoir des armes. Tirer sur les gens.

2024 : un nouveau départ

C'est pour toutes ces choses que je veux partir. Et aussi parce que la métropole, c'est comme un rêve qu'on n'a pas encore vécu. Je me souviens lorsque j'y suis allée pour me changer les idées après avoir raté le concours de professeur des écoles. C'est là que j'ai rencontré un ami perdu de vue depuis longtemps et qui deviendra mon compagnon.

Je me souviens de ma dernière soirée à Rennes. On est restés dans le métro à faire des allers-retours jusqu'à ce qu'il ferme. On voulait aller quelque part, mais on était bien là-dedans. Il n'y a qu'à Rennes que je me suis sentie chez moi. Dans mon élément. J'avais l'impression de revivre une deuxième fois. Donc c'est décidé, en 2024, je pars vivre en Bretagne.

**MON COMPAGNON
EST DÉJÀ LÀ-BAS,
ET MA NOUVELLE
VIE AUSSI.**

J'attends que les enfants finissent l'année scolaire et j'essaierai de quitter Saint-Laurent. Lui, il est déjà là-bas et ma nouvelle vie aussi. J'ai envie que les enfants puissent avoir un avenir meilleur que le mien. Quand je ne savais pas si j'allais manger avant d'aller à l'école. Quand maman galérait à joindre les deux bouts pour finir le mois. Je veux qu'ils grandissent avec la joie de vivre, comme tu me l'as appris.

Mes amies vont me manquer, mais je veux partir cet été. Je suis en train d'économiser. Si après août je suis toujours ici... c'est que je suis bloquée là. Ma tante, avec cette lettre, j'ai souhaité faire part de notre histoire au monde parce que je pense que chacun d'entre nous a une histoire à raconter. Qu'on a tous un passé douloureux enfoui dans notre cœur, et ma douleur, c'est ton départ trop tôt. Même si tu n'es plus là, tu resteras toujours avec moi, à Rennes ou Saint-Laurent.

Jouliane, 23 ans

LA ZEP

La Zone d'Expression Prioritaire est un dispositif média d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture. Vous pouvez retrouver leurs productions sur notre site : www.zep.media ou sur nos médias partenaires : Libération, Ouest France, Konbini.

Journalistes : Ludovic Clérima et Thomas Sady

Coordination éditoriale : Emmanuel Vaillant et Edouard Zambeaux

Relecture et secrétariat de rédaction : Nathalie Hof

Maquette : Salomé Dionisi

Crédits photo : Richard Ashia, Berna Elif, Humberto Portillo, Random Institute, Pok Rie, Elina Sazonova, Thibaud Vaerman/Hans Lucas et Capricious Wayfarer

REMERCIEMENTS à **Vanina Lanfranchi**.

Ce recueil est édité dans le cadre du projet « Les Outre-mer s'écrivent » porté par la ZEP. Il est le fruit d'un partenariat entre la ZEP et le Pôle Image du Maroni.

Ce projet est soutenu par la **direction générale des Outre-mer**, la **préfecture de Guyane** et le **réseau Canopé Guyane**.



